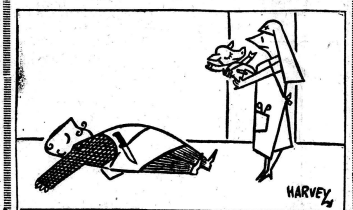
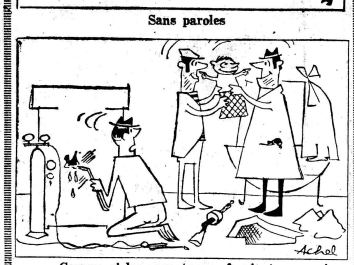
MAILLOTS...

— Merci, je ne fume que les bouts dorés...



Sans paroles



— Comme si les parents ne feraient pas mieux d'emmener aussi leur marmot au ciné !...

— Viens vite voir, chérie ! Le petit a fait son premier pas...

Françoise Giroud : Faire un film pour Michèle Morgan d'après Vicky Baum, c'est 10 heures de travail par jour (de vacances)

QUAND j'ai lu la semaine dernière, dans *France Dimanche* que j'étais « en vacances », mon sang n'a fait qu'un tour. En vacances ? Quand je travaille dix heures par jour et que sur la terrasse de ma chambre le crépitement de la machine à écrire inspire à mes voisins un mélange de respect et d'exaspération ?

Seulement voilà : j'écris un film. Et ce travail-là ne fait pas sérieux.

Le patron de l'hôtel m'a demandé trois fois :

— Qu'est-ce que vous faites exactement ?

J'ai répondu :

— Un film pour Michèle Morgan.

— Ah ! Alors, elle va venir ?

Quand il a compris qu'il ne la verrait pas à Talloires, il est devenu méfiant, et je le soupçonne de me prendre pour une fumiste.

Écrire un film, cela signifie d'ailleurs passer par des alternatives d'enthousiasme et de désespoir, de délire et d'inquiétude, tous sentiments incompatibles avec la dignité de pensionnaire dans un hôtel convenable.

La profession de scénariste est étrange. On a vingt scénarios, vingt projets, et puis, le jour où l'on vous demande : « Avez-vous une idée pour Morgan ? », on hésite.

Cette question se pose pourtant en toutes langues. En anglais, parce qu'Alexandre Korda doit faire un film avec elle en mars, en italien, parce qu'elle a été liée avec la Société Universala, en français, parce que chaque producteur a le désir secret ou avoué de tourner avec elle.

Michèle Morgan était encore inconnue quand je lus, en 1936, le roman de Vicky Baum : *La carrière de Doris Hart*. Ce fut une sorte de coup de foudre... Je ne connaissais alors des scénarios que l'art de les taper à la machine. Michèle était figurante. Les droits d'adaptation cinématographique étaient vendus en Amérique.

Le hasard a voulu que Vicky Baum passât par Paris, il y a quelques mois, et que j'aie eu l'occasion de lui parler : les droits étaient de nouveau libres.

J'ai tout de suite pensé : Michèle Morgan.

Or, si tous les producteurs ont envie de tourner avec elle, ils sont très peu à y parvenir.

Et je ne parle pas seulement des moyens financiers qu'exige la réalisation d'un grand film.

En effet, Michèle ne prétend pas discuter chaque ligne de texte et chaque interprète : elle préfère avoir confiance. Mais comme elle sait qu'une grande vedette ne fait pas un film toute seule, elle n'accorde sa confiance qu'à ceux qui sauront l'entourer, lui choisir des partenaires, des techniciens, et surtout un metteur en scène.

Cette forme d'humilité fait souvent défaut aux vedettes, mais elles en sont suffisamment punies pour qu'on ne les accable pas. Quoi ? Ah ! j'avais cru vous entendre murmurer le nom de Viviane Romance...

Michèle Morgan a donné sa confiance à la Société Gibé. Résultats : *La Symphonie pastorale* et *Aux Yeux du souvenir*.

C'est donc au directeur de cette société, M. Borcholz, que j'ai téléphoné, le cœur battant :

— J'ai une idée pour Morgan et Vidal...

— Ah !

Le « Ah ! » était poli, sans plus. Je crois qu'il avait plutôt envie de partir en vacances. (Maintenant il y est, lui !)

Cependant, trois jours après, Michèle Morgan répondait de Londres qu'elle acceptait en principe de tourner pour lui en novembre et Vicky Baum répondait de New-York qu'elle acceptait de vendre son roman.

— Le metteur en scène ? avait tout de suite demandé Michèle.

— Qu'est-ce que vous pensez de Le Chanois ? répondit le directeur de Gibé.

— Celui qui a fait *L'Ecole buissonnière* ?... D'accord.

Le Chanois, pressenti, commença par lire le roman de Vicky Baum. Puis il réfléchit quarante-huit heures. Puis il dit à son tour :

— D'accord...

Et huit jours plus tard, nous nous retrouvions tous autour de Michèle, venue spécialement de Londres. Il ne restait plus qu'à lui raconter l'histoire.

C'est un moment très pénible dans la vie des scénaristes. D'abord parce qu'on peut écrire bien et raconter mal (on peut aussi écrire mal et raconter bien). Ensuite parce que si l'on savait exactement ce que l'on va faire d'une histoire, le travail serait pratiquement terminé. Et qu'il n'est pas encore commencé.

Michèle veut être active et violente

Enfin, parce qu'en dépit de la grande gentillesse naturelle de Michèle, elle aurait purement et simplement refusé le sujet si le rôle ne correspondait pas à ce qu'elle désire interpréter maintenant : un personnage actif et un peu plus violent que les précédents.

Pendant que Le Chanois racontait l'histoire de Doris Hart, je nous regardais...

Le producteur se disait, lui : « Si le sujet ne l'emballe pas tout à fait, je n'insiste pas et je pars en vacances... La Suisse, ça doit être délicieux en ce moment... D'ailleurs, il faut être fou pour faire des films... »

Henri Vidal se disait : « Si je sens que l'on a essayé de fabriquer un rôle pour moi dans une histoire où il n'y en a pas, je me fâche... »

Le Chanois se disait : « Elle est belle... Elle est très belle, et c'est une grande comédienne... Mais ce n'est pas une raison pour me traiter à ses pieds si elle fait la difficile... »

Et moi je me disais : « Qu'est-ce que je fais là ? Pourquoi ai-je déclenché ce mécanisme ? Il était une fois un apprenti-sorcier... »

A la fin, Michèle n'a rien dit. Elle avait simplement les larmes aux yeux.

Mais, dans le roman, Doris Hart est allemande, réfugiée à New-York et chanteuse. L'homme qu'elle aime est un sculpteur russe, également réfugié et, lorsqu'il tire sur elle, on l'enferme dans l'une de ces prisons américaines d'où l'on sort de temps en temps (vingt-quatre heures) lorsque l'on a été bien sage. Elle pose nue pour ledit sculpteur et, en la voyant ainsi, un jeune millionnaire ivrogne tombe éperdument amoureux de cette jeune fille presque laide, qui finit par chanter au Metropolitan Opera, etc...

Michèle chanteuse ? Impossible. Allemande ? Impossible ? Réfugiée en Amérique ? Impossible. Nue ? Impossible. Elle s'y refuse évidemment et la censure aussi. Presque laide ? Impossible.

Henri Vidal russe ? Impossible.

Ajoutez que le garde des Sceaux ne changera pas le régime pénitentiaire pour nous faire plaisir, que les jeunes millionnaires français sont plus portés sur le beaujolais que sur le whisky et vous vous demanderez peut-être pourquoi nous avons tous voulu faire un film français avec ce sujet écrit en allemand pour l'Amérique.

Aujourd'hui, je vous répondrai avec assurance : parce qu'il y a au fond de ce livre non seulement une histoire d'amour très belle mais des personnages de chair et de sang qui souffrent, qui rient et qui se meurtrissent aux angles de l'ambition, ce qui est valable dans tous les pays.

Mais il y a quinze jours, nous vous aurions peut-être dit :

— C'est de la folie... On ne peut pas transporter cette histoire en France... Nous ne nous en sortirons pas...

Et peut-être que dans quinze jours...

Depuis trois semaines, Le Chanois et moi marchons de long en large en nous jetant des injures à la tête.

— Et ils appellent ça travailler, murmure, indignée, la femme de chambre de l'hôtel. Ça bavarde, oui !

De chanteuse, Michèle est devenue danseuse. Elle travaille déjà très sérieusement pour être tout à fait digne d'entrer à l'Opéra au moment des prises de vues.

Pour le reste de l'histoire, je ne peux pas encore vous en dire plus, sinon que Vidal a déjà failli : être aveugle, se suicider, devenir tuberculeux ; que le jeune millionnaire a eu dix-huit ans, puis quarante-cinq ans ; qu'il a été marié, divorcé ; que maintenant il est fiancé ; que nous avons tué son père. Mais depuis hier nous l'avons ressuscité. Il va très bien.

Au début, nous étions en assez bons termes avec nos voisins de table. On se saluait, on se passait le sel... Malheureusement, il y a dans le film une scène que nous avons appelée « La partouze », ce qui est, il faut l'avouer, fort exagéré. Mais quand nous en parlons, nous savons ce que ça veut dire. Nous savons, mais pas les autres.

Et avant-hier pendant le dîner. Le Chanois a donné un grand coup de poing sur la table, a regardé sa femme, m'a regardée, et a dit :

— J'ai une idée formidable pour notre partouze !

Depuis, les voisins nous battent froid.

L'autre jour, le producteur nous a téléphoné. Nous lui avons dit :

— Tout va bien. Vous voulez vraiment qu'on tue le père ? Pourquoi ? Il est sympathique... Enfin, nous réfléchirons... Oui, il vaut peut-être mieux le tuer...

S'il y a un crime à Talloires...

Encore une réflexion qui n'a pas plu. S'il y a un crime à Talloires, nous serons dans de beaux draps...

Quand nous écrivons le dialogue, c'est encore plus grave.

— Tu ne comprends pas que tu m'empêches de travailler ? Que tu me rends fou ? Si j'étais égoïste, il y a longtemps que j'aurais couché avec toi, hurlait ce matin Le Chanois auquel je répondis :

— Tu as peur de m'aimer, voilà...

Mme Le Chanois, qui lisait paisiblement quelque traité de physique nucléaire, allongée sur la terrasse, a eu droit à des coups d'œil compatissants. Mais quand elle nous a crié :

— Faites donc un peu moins de bruit...

Son cas a paru peu clair.

Sachez encore que Le Chanois est un alpiniste enragé et que, lorsque nous ne sommes pas d'accord, il m'entraîne sur des montagnes dont je refuse de savoir le nom, mais qui sont ridiculement hautes, et au sommet desquelles, le souffle coupé, je suis forcément de son avis...

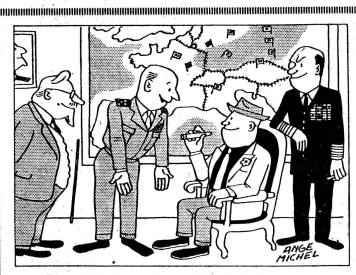
Il prétend que Michèle Morgan doit faire des confidences à une jeune millionnaire... Je prétends qu'avec son visage on ne fait pas de confidences. Il prétend que, puisqu'elle est serveuse dans un restaurant, elle n'est plus vierge... Je prétends que ce n'est pas incompatible. Malheureusement, il n'y a que des serveurs à l'hôtel. Il faudra attendre notre retour pour se renseigner.

Il voudrait appeler le film *Colin Maillard*. Je voudrais l'appeler *L'eau qui dort*. Le producteur penche pour *Arabesques*.

Et cela finira peut-être par un quatrième titre.

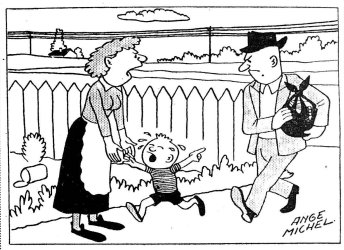
J'entends des cris qui me sont destinés. J'ai bien essayé d'apprendre à mon metteur en scène à siffler entre ses doigts, mais il n'est pas doué...

Si je n'y vais pas, il est capable de lui donner trois amants. A Michèle, enfin à Doris, enfin à Jane (parce qu'elle a aussi changé de nom) sans me prévenir... Alors, excusez-moi si je vous quitte un peu brusquement...



— Donnant, donnant, mon cher Jo le Boutonneux... Si vous nous dites qui vous vend vos mitraillettes, on vous nomme caporal-chef !...

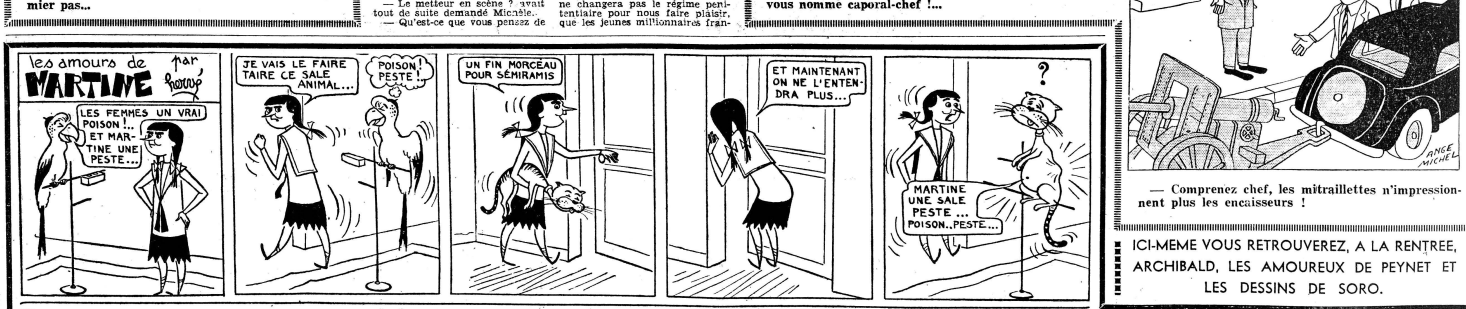
...6.35 - 7.65...



— Tu vas cambrioler le cirque Amar et tu n'es même pas capable de rapporter une petite girafe pour le gosse !...

— Quel calibre désirez-vous ?
— Je ne sais pas, c'est pour un type grand, à peu près comme ça !...

— Ah ! vous êtes de la police... On respire, on croyait que vous étiez la bande à Pierrot le Tordu !...

— Comprenez chef, les mitraillettes n'impressionnent plus les encaisseurs !

ICI-MEME VOUS RETROUVEREZ, A LA RENTREE, ARCHIBALD, LES AMOUREUX DE PEYNET ET LES DESSINS DE SORO.